

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication de Bernard Rougier  
(séance du lundi 5 novembre 2012)

**Jacques Boré :** L'intolérance à l'égard des autres religions fait-elle partie intégrante du salafisme ? Par ailleurs, l'idée d'un retour aux sources est certes une idée magnifique, mais lorsqu'on en voit les conséquences, particulièrement dans la condition imposée à la femme, on ne peut que tempérer son enthousiasme.

**Réponse :** Le salafisme est une pensée intolérante par nature, et d'abord vis-à-vis des autres musulmans. On ne doit pas confondre le salafisme actuel avec le salafisme réformiste du XIX<sup>e</sup> siècle avec, en Égypte, la figure de Jamâl al Din al Afghani, véritable tribun révolutionnaire, ou encore celle de Mohamed Abduh, recteur inspiré de l'université Al Azhar. Ces réformateurs étaient très différents de ce qu'on entend aujourd'hui par salafisme. Leur discours était plutôt celui d'un nationalisme islamique et le retour aux sources devait, selon eux, permettre à l'islam d'être compatible avec le monde moderne et de s'affirmer face aux puissances coloniales. Les salafistes conservateurs d'aujourd'hui ont une démarche inverse : ils veulent mettre le monde moderne aux normes d'un islam littéraliste.

Le wahhabisme qui, dans la péninsule arabique, n'a pas connu le colonialisme, s'est avant tout affirmé contre « l'autre » musulman, essentiellement le musulman ottoman.

Je crois qu'il faut le dire sans détour : il y a une intolérance implicite dès lors que les salafistes revendiquent d'être de meilleurs musulmans que les autres et qu'ils estiment que ne pas pratiquer l'islam comme ils le font eux-mêmes vaut excommunication. Mais le paradoxe est que le champ salafiste génère par lui-même la division, les excommunications en son sein, les grands cheikhs et ulémas s'excommuniant les uns les autres. On peut donc se demander si, au-delà de sa capacité de nuisance, le salafisme a une réelle capacité de mobilisation.

\*  
\* \*

**François d'Orcival :** Pourriez-vous nous éclairer, à partir du cas d'Abdel al Azam, sur la façon dont un individu peut, en s'auto-proclamant prédicateur du Coran, acquérir une influence considérable sur ses coreligionnaires ? Le phénomène n'est pas anodin car il se manifeste aussi au sein des prisons françaises.

**Réponse :** L'influence se gagne par le discrédit des institutions politiques et des institutions religieuses. Une année géopolitique décisive a été 1979, avec l'invasion de l'Afghanistan par l'URSS, le traité de Camp David entre l'Égypte et Israël et la révolution islamique en Iran. En quelque sorte, la violence est alors passée des États aux acteurs privés, ce qui a permis de valoriser certains individus et d'en faire, sinon des héros, du moins des porte-drapeaux admirés.

\*  
\* \*

**Bertrand Collomb :** Le wahhabisme apparaît comme la clef du salafisme, d'autant plus que ce dernier, comme vous l'avez indiqué, s'appuie sur l'argent de l'Arabie saoudite et donc sur les revenus tirés du pétrole. Comment pensez-vous que puisse évoluer la relation qui lie le wahhabisme à la dynastie saoudienne ?

**Réponse :** Le problème est qu'il existe mille Arabie saoudite, chacune différente de l'autre. Il y a les princes de la famille Saoud qui détestent ces religieux. Il y a une classe moyenne saoudienne qui réclame une protection du domicile et de la vie privée contre l'intrusion des *mutawwi'yyah*, la police religieuse. Il y a le monarque, plus sensible aux revendications d'une classe moyenne sécularisante qu'à celles des religieux. Il y a une institution religieuse actuellement en crise et qui, paradoxalement, s'exporte d'autant mieux qu'elle est en crise.

Sommairement, il apparaît évident que la modernisation du royaume passera tôt ou tard par une redéfinition du pacte entre le wahhabisme et la dynastie saoudienne.

\*  
\* \*

**Rémi Brague :** « Salafiste » est un terme qui s'appliquait, au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècles à des réformateurs modernisants, dont el-Afghani, d'orthodoxie douteuse. Ceux d'aujourd'hui sont-ils appelés ainsi par auto-dénomination ou bien le terme leur a-t-il été appliqué par des médias soucieux de sensation et de simplification ?

Vous avez dit que al-Albani avait refait la critique du hadith. Le terme de critique m'a étonné. Il fait penser aux travaux de Goldziher ou de Schacht, ce qui n'est certainement pas le cas chez un salafiste. Qu'entendez-vous précisément par là ?

À propos de certaines tendances wahhabites, vous avez cité la formule « naître musulman ne signifie pas encore être musulman ». S'agit-il d'une formule explicitement énoncée par les wahhabites ? Et si c'est le cas, comment s'articule-t-elle avec la doctrine fondée sur le célèbre hadith *'al al-fitrah* selon lequel tout homme naît musulman, mais que ce sont ses parents qui en font un chrétien, un juif ou un zoroastrien ?

L'islam distingue traditionnellement des obligations qui s'adressent et s'imposent à chaque individu, comme la prière et l'aumône, et des obligations dites « de suffisance », pour lesquelles il suffit qu'un groupe pratique l'obligation, comme par exemple la science religieuse (il n'est en effet pas nécessaire que chaque musulman soit *'alīm*) et naguère encore le *djihad*. Par quelle opération intellectuelle est-on parvenu à une extension des obligations individuelles qui englobe aujourd'hui le *djihad* ?

**Réponse :** Le mot salafiste est totalement revendiqué et assumé par les salafistes eux-mêmes, à une nuance près. Ils préfèrent se dire *salafi* plutôt que salafistes, le suffixe « iste » évoquant l'univers des idéologies politiques, impur et qu'ils rejettent bien évidemment.

La critique du hadith effectuée par Mohammad Nasser al-Din al Albani est une critique des chaînes de transmission. Il s'est lancé à cette fin dans ce qu'il a

appelé « la science des hommes » et qui consiste à étudier la moralité de chacun des transmetteurs pour savoir si le hadith doit être considéré comme bon ou comme mauvais. La critique d'al Albani est donc une critique formelle et non une critique de contenu. Votre remarque est très intéressante : la démarche est classique quand on la rapporte à ce qui est décrit par Goldziher et Schacht – le travail sur le hadith à partir du IXème, Xème siècle – mais ce travail a été justement abandonné depuis lors. Al-Albani renoue avec une tradition médiévale abandonnée et devient à la mode pour cette raison.

Sur la notion de « naître » et de « être », la plupart des wahhabites font du *takfir*, de l'excommunication. Le *takfir* est du reste au cœur de l'islamisme. Cette idée, en réalité très moderne, consiste à dire que si un individu n'accomplit pas telle ou telle obligation, il n'est plus musulman. L'un des grands enjeux dans le monde salafiste sont les prières. À l'exception d'al Albani, tous les salafistes considèrent que l'abandon des cinq prières quotidiennes vaut excommunication. La distinction que j'ai faite entre « être musulman » et « naître musulman » est plus sociologique que théologique – elle n'est pas revendiquée en tant que telle, mais elle résulte du lien intime entre les conditions de l'appartenance, de l'observance et de l'obéissance.

Pour Abdullah Azzam et les islamistes de la mouvance du jihadisme mondialisé, il n'y a plus d'États musulmans, seulement des États dirigés par de faux musulmans, et la doctrine classique n'est donc plus valide. Les dirigeants musulmans seraient tous des faux musulmans et ne sauraient en conséquence déclarer le *jihad*. En conséquence la responsabilité de la *umma* incomberait directement au croyant.

\*  
\* \*

**Jean-David Levitte :** Il semble bien que les salafistes n'aient joué aucun rôle dans le déclenchement des « Printemps arabes » qui ont du reste été plus une quête de démocratie qu'une quête de religion. Pourtant, au moins en Égypte, les salafistes ont réalisé un score électoral remarquable. Comment cela s'explique-t-il ?

Par ailleurs, quel est le poids des salafistes en Syrie aujourd'hui ?

**Réponse :** En Égypte, non seulement les salafistes n'ont pas participé à la révolution, mais ils l'ont même, au commencement, condamnée au titre de la loyauté envers le titulaire de l'autorité. Leur succès électoral tient, d'une part, au fait qu'ils ont pu réactiver des réseaux qu'ils avaient tissés à partir du milieu des années 1970 et, d'autre part, à leur pragmatisme dans la constitution des listes électorales dans lesquelles ils ont pris des notables locaux qui n'étaient nullement des anciens militants salafistes. Ils ont incarné le changement dans l'ordre et cette équation répondait aux vœux d'une partie importante de l'opinion égyptienne.

Tout porte à croire qu'il existe une vraie campagne de communication de la part du régime syrien et du régime iranien pour donner l'impression d'une importance croissante des réseaux jihadistes et discréditer les mouvements de révolte. Néanmoins, il existe bel et bien un danger jihadiste, incarné par le Front de la Victoire (*jubhat al-nusrat*), ce dont certains rebelles syriens sont pleinement conscients.

\*  
\* \*

**Jean-Claude Casanova :** Toynbee dit à propos de l'islam que le monde musulman est en permanence marqué par une tension entre une tendance au retour à la pureté d'origine et une tendance au compromis et à l'occidentalisation.

Le wahhabisme est, je crois, né au XVIII<sup>e</sup> siècle. A-t-il été précédé par des mouvements similaires ? Comment a-t-il évolué au cours du XIX<sup>e</sup> siècle ? Est-ce que le mahdisme relève du wahhabisme ?

**Réponse :** La tension évoquée par Toynbee a existé, au XIX<sup>e</sup> siècle, au sein même du mouvement wahhabite. En ce qui concerne le mahdisme, il comporte une dimension messianique dont est, en principe, dépourvu le wahhabisme. Néanmoins, chez les élèves d'al Albani s'est constitué au milieu des années 1960 un mouvement dit « groupe salafiste pour la promotion de la vertu et la condamnation du mal » qui a considéré qu'il fallait lutter contre les représentations physiques, détruire les photos, y compris celles du monarque, interdire la musique, etc.. C'est ce mouvement qui a pris de force, le 1<sup>er</sup> novembre 1979, la grande mosquée de La Mecque et qui a proclamé *mahdi*, incarnation messianique d'une parousie musulmane, un camarade du meneur du mouvement.

\*  
\* \*

**Alain Besançon :** Ne pourrait-on pas se placer dans une perspective historique comparatiste ? Ainsi, au sein du judaïsme, le mouvement pharisien, qui a prôné un retour aux sources et une piété intérieure authentique, a été un mouvement populaire, relativement anticlérical, mais également moderniste. Ce phénomène s'est retrouvé dans le christianisme tout au long du Moyen-Âge. Dans la Réforme, qui en est la forme la plus accomplie, sont apparus les mêmes tropismes : retour à l'Écriture, retour à une piété intérieure, anticléricalisme, mouvement populaire et modernisme. Peut-on établir un parallèle avec le salafisme ?

**Réponse :** Il est bon de faire du comparatisme, comme vous le proposez, afin de ne pas rentrer dans la vision trop facile d'un exceptionnalisme arabe et musulman. Toutefois, il est une différence fondamentale entre le salafisme et les mouvements que vous évoquez. La Réforme s'est inscrite dans une trajectoire historique où l'État, au XVI<sup>e</sup> siècle inventait la doctrine de la souveraineté pour mettre fin aux guerres de religion. Dans le monde musulman, il y a certes très tôt une distinction *de facto* entre le politique et le religieux, mais cette distinction ne s'est pas faite *de jure*. Il n'y a pas eu d'affirmation de l'autorité de l'État à partir de valeurs séculières, ce qui a permis aux acteurs religieux d'occuper tout l'espace avec une aura de légitimité que n'avaient pas les non-religieux.

\*  
\* \*

**Emmanuel Le Roy Ladurie :** Les salafistes sont évidemment partisans des technologies les plus sophistiquées, tant en matière militaire qu'en matière de

terrorisme. N'y a-t-il pas une contradiction entre leur ultra-traditionalisme « médiéval » et cet ultra-modernisme militaire ?

**Réponse :** Il y a un concept très important que les salafistes ont élaboré en Arabie saoudite dans les années 1990, c'est celui de *fiqh al-waqi'*, de la jurisprudence de la réalité. Il traduit l'idée que les religieux doivent décrypter la réalité sociale et politique et ne pas s'occuper seulement du domaine de la croyance. Des prédicateurs ont dit alors qu'il fallait désormais étudier l'économie politique, la stratégie militaire, les théories de relations internationales et ne plus laisser ces domaines aux intellectuels laïcs. Ben Laden en a été une illustration extrême avec un discours mélangeant considérations géopolitiques contemporaines et hadith des compagnons de Mohammed, etc. L'appropriation préalable du politique par des religieux de statut a favorisé cette démarche.

\*  
\* \*

**Marianne Bastid-Bruguière :** Le personnel religieux salafiste appartient-il à une couche sociale distincte de celles dont sont issus les autres religieux ?

Existe-t-il des différences régionales entre les salafistes ? -

**Réponse :** Dans le cas saoudien, le savoir religieux est, jusqu'à aujourd'hui, monopolisé par un des descendants de Mohammed ibn Abdel Wahhab. Certes d'autres wahhabites éminents ne sont pas forcément issus du milieu tribal, néanmoins les filières de recrutement sont organisées généralement selon des critères que l'on peut qualifier de tribaux.

À l'inverse, le succès du salafisme tient au fait qu'il considère que n'importe qui peut accéder à une position au sein de l'élite religieuse et prendre position dans le champ politique et social.

\*  
\* \*